

nous découvririons presque certainement la même inégalité. Certaines images appuieraient des mesures de confiance, modestes ou ambitieuses, mais beaucoup ne seraient pas en faveur.

Une autre lacune analytique sous-jacente étroitement reliée à la première lacune fondamentale est l'absence apparente, dans la théorie du renforcement de la confiance, d'un modèle élaboré de l'interaction des politiques du Pacte de Varsovie et de l'OTAN. Les auteurs s'expriment rarement sur le lien de causalité qui explique *comment* les politiques complexes des deux alliances s'influencent les unes les autres sur le plan de la causalité. Parfois, le lecteur arrive plus ou moins à distinguer l'hypothèse sous-jacente qu'une sorte de mécanisme d'action et de réaction, aggravé par la planification en fonction du pire, pousse progressivement les deux alliances vers une aliénation et un antagonisme de plus en plus prononcés. Parfois aussi, les auteurs ne semblent pas se soucier ni se rendre compte de l'importance de comprendre la relation entre le Pacte de Varsovie et l'OTAN et du rôle de cette relation pour définir les limites et la nécessité des mesures de confiance. Si la dynamique de cette relation est surtout autonome et intra-nationale, par exemple, il sera très difficile d'utiliser des mesures de confiance pour contrôler ou autrement influencer les relations politiques et militaires. Ces notions, qui pourraient pourtant être essentielles à la compréhension des mesures de confiance en Europe, sont rarement examinées et ne se situent presque jamais au cœur de l'analyse.

Bien qu'elle ne soit pas explorée en profondeur dans l'étude, une autre lacune apparentée et très troublante de la théorie du renforcement de la confiance est qu'elle ne replace pas les questions relatives à la politique militaire soviétique et la menace que représente réellement cette politique dans le cadre de ce qui «cause» ou détermine cette politique (autrement dit, dans quelle mesure la doctrine et les potentiels militaires soviétiques sont le produit de facteurs interactifs et réactifs – comme la nature de la doctrine et des potentiels de l'OTAN – et dans quelle mesure ils sont le produit de facteurs unilatéraux ou purement intra-nationaux). *Il n'est guère logique de se prononcer sur les mesures eurocentriques de renforcement de la confiance quant on comprend si mal la nature fondamentale des attitudes et des politiques militaires de l'Union sovié-*

*tique et de l'OTAN et le degré de leur interaction.* Dissocier l'étude des mesures de confiance de celle de la dynamique et des causes et de la politique militaire soviétique, particulièrement lorsque cette politique et les potentiels qu'elle régit paraissent si dangereusement offensifs, est une attitude irresponsable sur le plan intellectuel et très mal avisée sur le plan pratique.

Le deuxième grand type de lacune fondamentale de la théorie du renforcement de la confiance touche à un problème bien différent : *Il s'agit du défaut très répandu et très prononcé de fournir ou de mentionner un modèle satisfaisant, ou même plausible, du mécanisme de renforcement de la confiance.* La plupart des études sur le renforcement de la confiance mentionnent des façons d'instaurer ou de raffermir la «confiance», mais, comme nous l'avons signalé, *on traite rarement en profondeur des mécanismes psychologiques dynamiques qui, vraisemblablement, feraient fonctionner les mesures de confiance.* De plus, les ouvrages sur les mesures de confiance mentionnent un grand nombre de catégories ou de types de mesures de confiance, dont chacun pourrait reposer sur une conception différente du mécanisme de renforcement de la confiance.

Malgré tout l'intérêt qu'on porte dans les ouvrages sur le renforcement de la confiance aux spéculations sur la meilleure façon de formuler de bonnes mesures de confiance, nous devons conclure que les spécialistes ne s'intéressent guère à étudier comment des gens et des groupes ordinaires sont touchés positivement par les objectifs ou les mécanismes particuliers de ces mesures de confiance. Par exemple, il ne suffit pas simplement de supposer, comme on semble le faire dans une bonne partie des ouvrages touchant ce domaine, que le fait de «tout savoir» sur les forces et les politiques de l'adversaire permettra, «d'une façon ou d'une autre», de dissiper ou de calmer les soupçons «injustifiés». Ces ouvrages ne disent *ni pourquoi ni comment* cela se produira. Les auteurs se contentent de supposer, intuitivement, qu'une meilleure connaissance de l'adversaire éventuel réduit les erreurs de perception et la méfiance non fondée. Même si cela semble plausible de prime abord, ils ne donnent aucune explication de la dynamique du renforcement de la confiance ni de son fonctionnement. Cette façon de penser ne tient pas compte d'une somme importante de recherches sur le fonctionnement de la perception, sur le traitement de l'information et sur la prise de

